

le portique

Le Portique

Revue de philosophie et de sciences humaines

25 | 2010

L'architecture des Milieux

Et au milieu coule le fleuve

Espace, dynamiques et transversalités : le fleuve Congo comme milieu et comme représentation

A river runs through it - the Congo river: milieu and representation

Und dazwischen fließt der Fluss

Serge Mboukou



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2484>

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 6 août 2010

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Serge Mboukou, « Et au milieu coule le fleuve », *Le Portique* [En ligne], 25 | 2010, document 7, mis en ligne le 25 novembre 2012, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2484>

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

Tous droits réservés

Et au milieu coule le fleuve

Espace, dynamiques et transversalités : le fleuve Congo comme milieu et comme représentation ¹

A river runs through it - the Congo river: milieu and representation

Und dazwischen fließt der Fluss

Serge Mboukou

...toute appropriation d'espace comporte un aspect irrationnel et fantasmatique : l'histoire même des peuples en témoigne, et l'on sait ce qu'est devenue l'Amérique dans l'esprit des pionniers. Les civilisations, au cours des siècles, ont varié à l'infini les modalités et le vocabulaire des antiques rituels de prise de possession ; les traces n'en subsistent pas moins à l'arrière-fond des concepts dont nous pensons l'espace, et des images par lesquelles nous le représentons.

Paul Zumthor

- ¹ Le propre, paradoxal, des milieux est d'être riches de possibilités, de potentialités et néanmoins pauvres en déterminations fortes. Au fond, ce sont des non-lieux ou, du moins, des lieux faibles et problématiques dont la force tient, précisément, à leur faible capacité à laisser s'enraciner profondément et durablement des formes d'appropriation et de cristallisation. On peut proposer que le coefficient de fluidité des milieux n'a d'égal que la force des courants multiples qui les traversent, les enrichissent et les fécondent sans néanmoins parvenir, à terme, à les identifier définitivement. La force des milieux tient à leur capacité à dé-fonder et à annuler, en permanence, la somme des énergies conjuguées qui tentent de les saturer. Si l'on doit s'efforcer à penser le milieu comme un lieu, c'est toujours en tant que plate-forme de permanents d'« e-fondements » au profit d'esquisses, de passages, de traversées, de transports, de circulations... Le milieu est à considérer, à juste titre, comme un lieu inopportun, provisoire qui ne supporte que l'évanescence, le léger et l'aérien. Les rêves et les espérances de ports où débarquer, de lieux lointains à

RELIEF ET HYDROGRAPHIE DU CONGO

Carte

0 1000 2000 3000 4000 m
0 100 200 300 400 500 km

— H — Chute ou rapide
— Lac
• Point côté

- ## Le mythe du fleuve, le fleuve des mythes

- Le Portique, 25 | 2010

postulat, une condition et une finalité permettant de penser la vie des hommes de la région d'Afrique centrale. La place déterminante, structurante et fondamentale du fleuve explique la vie, les pratiques et l'histoire de cette région aussi bien en ses tragédies qu'en ses bénédictions. Relire les mythes et les légendes de l'Afrique centrale, c'est commencer à vérifier la portée symbolique majeure du fleuve et de l'eau comme moteurs cosmogoniques.

- 4 Les peuples naissent, s'affirment, perdurent et ou disparaissent dans un rapport avec le fleuve. Les eaux du fleuve constituent une clé et un code cosmogonique de premier ordre en ce qu'ils déterminent nombre de dynamiques mythiques. En effet, le motif du serpent est omniprésent aussi bien dans les cultes d'initiation que dans les récits de fondation. Le serpent apparaît comme un opérateur de lien entre les eaux du ciel et les eaux de la terre : qu'il soit arc-en-ciel ou python. On note, avec les variations inévitables des systèmes de transformation de structures, une véritable transversalité de ce motif dans une diversité de mythes cosmogoniques. Des rapprochements sont pensables dans le cadre d'une anthropologie comparée à l'échelle régionale. De Mbumba, le python arc-en-ciel, figure mythique centrale de la mythologie yombe (région du Bas-Congo) au Mbomba, le Seigneur de l'abîme, le plus grand des esprits de la nature des Bolia (région du la Mayi-Ndombe, ex-Lac Léopold II), nous sommes en présence d'une constante : un effet visant à rendre compte, par et dans le vocabulaire du mythe, de la place et de la dimension vitale du fleuve dans le maintien de la vie et des équilibres globaux.
- 5 Les cultes de la fécondité de la terre et des hommes, de la santé et de la force plongent dans le fleuve et y puisent leur sacralité. Les mondes de l'espace congolais expliquent et s'expliquent avec, à partir, et par le fleuve. Les dimensions politique, magico-religieuse mais aussi économique et plus généralement culturelle s'intriquent, se rejoignent et plongent dans cette matrice. Le fleuve signe toujours l'épreuve de la naissance des pays, des lignages, des sociétés, des groupes et communautés. L'historien italien Cavazzi rapporte un récit de fondation du royaume du Kongo. La traversée du fleuve fournit l'occasion, l'opportunité rendant possible le royaume. « Lukeni, le fils cadet du roi de Vungu, s'installe avec ses partisans au bord du fleuve où il exigeait un droit de péage. Un jour où il se disputa avec sa tante maternelle qui refusait de s'acquitter du montant exigé, Lukeni l'éventra alors qu'elle était enceinte. Dans la crainte de la colère paternelle, il s'enfuit et s'établit sur la rive sud du fleuve où il fonde le royaume de Kongo, après avoir défait un petit chef local appelé Mambombolo. » Ce mythe contient tous les ingrédients des mythes de fondation : tension entre les aînés et les cadets, guerre pour la conquête des richesses, violence fondatrice, rupture avec la dimension de filiation biologique pour l'émergence d'un fondateur solitaire, etc. En ce qui concerne la présente étude, notons de façon privilégiée la séquence du franchissement du fleuve comme lieu de fermeture, de rupture et d'ouverture, d'inauguration de l'ordre politique nouveau. Pour le héros Lukeni, traverser le fleuve coïncide avec le fait de survivre et de s'affirmer pour déployer le potentiel dont il est porteur.
- 6 Chez les Yombe, le fleuve est également une figure associée à la dimension originale, séminale. Dans leur récit de fondation, « une femme d'origine céleste mit au monde une fille aux neuf seins et un chimpanzé. Elle chassa l'animal et garda la fille, Mbangala Muanda, auprès d'elle. Celle-ci enfanta les neuf ancêtres du peuple kongo. Makaba était l'aîné des neuf enfants. Venant du sud, il entreprit la traversée du fleuve Congo avec l'aide de ses magiciens. Ceux-ci plantèrent un bâton muni de fétiches, qui se transforma en grand figier (le nsanda). Makaba étendit sur l'eau un tapis magique grâce auquel ses

compagnons purent franchir l'obstacle. C'est ainsi que les kongo se dispersèrent et peuplèrent les pays qu'ils habitent ». On pourrait multiplier à loisir les récits mythiques des peuples où le fleuve apparaît comme un protagoniste qui explique l'origine, l'épreuve fondatrice dans laquelle les peuples se reconnaissent comme les mêmes au-delà de leur dispersions et de leurs conflits.

- 7 On ne peut poursuivre cette étude sur le fleuve Congo comme personnage mythique majeur, dans les récits d'origine des peuples d'Afrique centrale, sans évoquer les lignes admirables du récit de portée mosaïque de l'historien et poète congolais Dominique Ngoïe-Ngalla dans *La geste de Ngom'-Mbima*. Le poète retrace la longue remontée migratoire des peuples kongo en quête de territoires habitables après le saccage de la région capitale de Mbanza-Kongo (Sao Salvador) aux XVII^e-XVIII^e siècles. Ce récit rappelle celui que rapporte le Père Bittremieux à propos des Yombe. « Enfin, un soir après bien des tribulations et des larmes, le peuple de Ngom'-Mbima lors, fort réduit, atteignit les rives de Kongo. Le fleuve de leurs rêves qui charriait tant d'espérances dans ses eaux tumultueuses ! Et dire, pensa l'homme rêveur, dire qu'il suffisait de le traverser pour être sauvé ! [...] Soudain, comme s'il était parcouru par une onde brûlante, son vaste corps s'anima. Il venait de s'aviser de la présence, sur la rive du fleuve où il se tenait debout, d'un arbre au tronc magnifique qui montait à l'assaut du ciel. Il ordonna à l'arbre de se coucher par-dessus les eaux du fleuve immense. Docile, ô miracle ! Devant le peuple de Ngom'Mbima étonné, l'arbre obéit au commandement de l'homme. Par-dessus le fleuve et son tumulte effrayant, il se coucha, et il joignit les deux rives du fleuve immense. [...] Et quand le dernier homme et la dernière femme eurent atteint l'autre rive, Ngom'-Mbima parla de nouveau. L'arbre se releva de dessus les eaux furieuses et se retrouva d'aplomb sur sa racine, tandis qu'un épais brouillard se levait des eaux, dessous un immense arc-en-ciel jeté sur les deux rives du fleuve comme une merveilleuse passerelle. » ³
- 8 La réalité rejoint le mythe à moins que ce ne soit le mythe qui explique, en creux, la réalité. Aujourd'hui encore, dans les tumultes de l'actualité africaine, traverser le fleuve est encore synonyme de vie sauvée. Passer le fleuve c'est bien souvent échapper, pour un moment aux puissances de mort déchaînées sur une de ses rives. Au début des années 1960, dans les tumultes des indépendances, traverser le fleuve était bien souvent la porte de salut pour les colons belges tentant d'échapper au déchaînement de fureur de leurs anciens colonisés. Plus récemment, lors des guerres congolaises des années 90 ; traverser le fleuve pour les brazzavillois signifiait, un certain répit dans la quête d'une certaine tranquillité. Traverser le fleuve c'est échapper, c'est rompre un cercle vicieux. Combien d'hommes politiques traqués, n'ont-ils pas trouvé leur salut dans l'expérience de la traversée ?
- 9 Qu'en fin de compte, le fleuve soit le milieu mythologiquement fécond qui préside aux récits expliquant la vie et la mort des hommes de cette partie du continent, cela rejoint une constante du rapport des hommes aux milieux, surtout lorsqu'ils sont dotés d'une sorte d'exceptionnalité des sites occupés. En effet, la dimension impressionnante, fascinante voire sidérante stimule l'imagination et engendre l'effroi, l'admiration et la fantaisie.
- 10 Avec le fleuve Congo et la multitude de mythes qui l'entoure, nous pouvons aisément vérifier l'axiome selon lequel « toute collectivité possède ses « hauts lieux » figure de centralité, unique au point d'en paraître, en quelques aspects, aux yeux de certains, monstrueux. Le haut lieu est fondateur de réalité, mais à la manière d'un texte poétique plutôt que d'un article de loi » ⁴ Le fleuve comme milieu inspire. En tant que haut lieu, il

explique la convergence de l'imagination exaltée des peuples. Le travail de prolifération mythique du fleuve est également une source intéressante en termes de renseignements. Étudier les mythes du fleuve permet d'entrer dans une intelligence des sociétés et de leur histoire (migrations, conceptions, imaginaires...). Le haut lieu, en quelque manière, et sous diverses formes, aspire l'intime des peuples, la poésie, le mythe, le chant, la mémoire en ouvrant sur l'épaisseur temporelle et historique des hommes. Ainsi, en tant que milieu, le fleuve devient mémoire des mémoires et des passions des hommes. Si les mythes sont la trace récitée des interrogations et des tentatives d'intelligibilité des hommes face à l'obscur, à l'immense, à l'inouï, les pratiques sont signes des tentatives hiéroglyphiques des hommes de maîtriser les sinuosités du destin. De ce point de vue, le fleuve offre un terrain de prédilection. Se pencher sur le fleuve, ses cours, ses affluents, ses lacs, c'est contempler comme en un miroir, des univers humains de pratiques qui renvoient eux-mêmes à d'autres univers. Telle est l'aventure des hommes confrontés au mystère du fleuve autant qu'au mystère de la vie. Et les villes et villages qui suivent le cours du fleuve sont des lieux où se cristallisent les récits et les pratiques.

Chemin des hommes, Chemin des villes : des univers en miroir

- 11 Le fleuve Congo peut se lire et se penser à partir de données objectives. De l'embouchure à la source, il s'allonge sur 4374 kilomètres. C'est le plus grand bassin fluvial du monde (le Bassin du Congo). Cinquième fleuve du monde, par sa longueur, son débit est de 100.000 m³ par seconde. C'est le deuxième fleuve le plus puissant du monde après l'Amazonie. Il traverse le continent d'est en ouest. Sa source extrême se situe à la frontière zambienne, il se jette dans l'Océan atlantique à Moanda/Banana après s'être nourri des eaux des affluents et lacs aussi mythiques que le Kasai, l'Uele, la Sangha, l'Oubangui, le lac Tanganyika, le lac Kivu... Le tracé du Congo correspond à un parcours de mondes. C'est, à chaque fois, une récitation de la vie à travers des pratiques concrètes : circulation des hommes, échanges techniques et commerciaux, influences et conjugaisons linguistiques, confrontations pour le pouvoir du jour et de la nuit, lutte pour le contrôle des flux, rivalités pour l'accès aux biens, commerces religieux et/ou magiques.
- 12 Sur le fleuve Congo, il est possible de faire deux voyages : « le petit voyage » et « le grand voyage » : traversée entre Brazzaville et Kinshasa ou remontée vers le nord, jusqu'à *la ville à la courbe du fleuve* (V. S. Naipaul) : Kisangani (anciennement Stanleyville). De là, le fleuve redescend vers le sud, vers la source du Congo à Kabunda vers Lubumbashi (anciennement Élisabethville) dans la non moins mythique province du Katanga. « Le Katanga, le pays minier par excellence, est aussi celui de la source du Congo et de quelques-uns de ses affluents. Dans le Haut-Katanga, l'identité fluviale a dû s'effacer devant l'identité cuprifère. C'est en fonction de cette dernière que les villes se sont bâties : Kipushi, Lubumbashi, Likasi, Kolwezi. Pourtant, c'est ici que le fleuve, avec ses affluents et ses rivières, commence à donner la pleine mesure de ses prouesses. D'en haut, il a la forme d'un gigantesque reptile serpentant au milieu d'un infini tapis vert. » ⁵
- 13 À l'évocation du Katanga, nous viennent, à l'esprit, des sons, des noms et des images aussi controversées qu'éloquents : Moïse Tshombé, le fantasque président de l'éphémère et sécessionniste « république des croisettes » ⁶ du Katanga, le glorieux soleil noir du géant mondial du cuivre, l'UMHK (Union minière du haut Katanga), la ville de Kolwezi et le film qui lui est désormais attaché (« *la légion saute sur Kolwezi* »)... Mais invoquer le Katanga c'est évoquer les sources du fleuve Congo et les tragédies qui sont liées à l'histoire de la

république du Congo et, à maints égards, au continent africain voire à l'histoire du monde contemporain. Le destin des *bana mayi* (les enfants du fleuve) n'est pas moins tragique. On pourrait travailler au martyrologe des enfants du fleuve : le destin tragique du prophète du nationalisme congolais Simon Kimbangu, né à l'embouchure du fleuve, dans le Bas-Congo, et mort à sa source, dans sa prison de Sendwe-Élisabethville. On ne peut ne pas évoquer la figure flamboyante et christique de Patrice Lumumba, premier Premier ministre de la jeune république indépendante du Congo, assassiné au Katanga en janvier 1961. On parle de moins en moins de la mort, au Katanga, en septembre 1961, du secrétaire général de l'O.N.U., Dag Hammarskjöld. Qui sait encore qu'en 1940, un train chargé de deux mille tonnes de pechblende, minerais saturés d'uranium, part d'Élisabethville pour aboutir à la bombe atomique qui, les 6 et 9 août 1945, feront cent quarante mille victimes à Hiroshima et soixante-dix milles à Nagasaki ?

- 14 Si l'assassinat de Patrice Lumumba renvoie à la tragédie de l'espérance liée à une certaine idée de l'Afrique, elle met parallèlement, en lumière, une réalité plus perverse et plus sordide. Paraît en surimpression, la figure qui dominera la vie du fleuve pendant près d'une trentaine d'années, figure fascinante et inquiétante d'un enfant du fleuve, mi-homme, mi-bête : le grand léopard, Mobutu. Cet homme est, à lui seul, le symbole de la fascination pour le fleuve mais aussi des dérives d'un pays et du drame d'un continent. Amoureux du fleuve, il est né sur ses rives et y a passé une partie importante de sa vie. Il s'est identifié aux forces et puissances magiques du fleuve, tentant de réunir et de refonder son projet national autour du symbole du fleuve qu'il a rebaptisé en même temps que la monnaie, et le pays en Zaïre (mauvaise traduction portugaise du mot Kongo Nzadi qui veut dire fleuve).
- 15 En remontant de la source vers l'embouchure, en quittant la province du Katanga, son sous-sol cuprifère, ses villes tristement prospères, pillées, violentées et violées, dans la longueur du temps, aussi bien par le roi colonisateur Léopold II que par le régime vorace de Mobutu et, aujourd'hui, par toutes sortes de mafias en quête du cobalt, de l'uranium, du germanium et un nombre impressionnant de métaux rares. En traversant les régions diamantifères du Kasaï qui laissent, dans la mémoire, d'étonnants souvenirs de combats aussi acharnés que baroque (javelots contre kalachnikov, mitrailleuses contre sagaies, guerriers réputés invulnérables contre mercenaires) pour la précieuse pierre, on peut suivre le fleuve avec l'explorateur Henri Morton Stanley jusqu'à la ville qui, longtemps, porta son nom : Stanleyville (aujourd'hui Kisangani).
- 16 Ville mythique mais aussi ville-carrefour que Kisangani ; à ses noms Stanleyville et Kisangani (qui veut dire sur l'île en Swahili) sont attachées de nombreux souvenirs. Du point de vue de la navigabilité du fleuve c'est un point de rupture. Là commencent les rapides et les tourments des grandes eaux. Les tourments l'animent jusqu'à sa source. La ville est découverte en 1877 par Stanley, venant de l'est, à la poursuite des négriers arabes et arabisés, et à la quête du tracé du fleuve Congo. Bloqué par les rapides qui forment un bouclier hydrique, il reviendra dans la région et fondera en 1883 la ville avec le projet d'ériger là « un poste avancé de la civilisation ». Henri Morton Stanley, personnage fantasque et violent a contribué à populariser la mitrailleuse Maxim comme outil de civilisation. (indication très intéressante sur ce que peut être la civilisation). À l'évocation de Kisangani-Stanleyville, de nombreuses images viennent à l'esprit et se croisent en un point cardinal : nous sommes en un cœur de l'Afrique. Les mondes arabisés du nord-est (Soudan) rencontrent là, les mondes forestiers animistes de l'ouest ainsi que les influences rwando-ougandaises de la région des Grands lacs (Kivu-Tanganyika). Des

vecteurs puissants, se croisent en ce centre, qui en font un nœud stratégique et symbolique hors du commun. Ainsi remonter le fleuve jusqu'à Kisangani, c'est, à en croire Joseph Conrad, atteindre *Au cœur des ténèbres* : folie, démesure, hallucination, vertige, perte, chaos, profondeur, obscurité, fièvre... semblent être les attributs liés à la remontée de ce fleuve. Il se pourrait qu'en ce point se soient nouées une série de forces de mort qui permettent de penser et de pressentir le drame sous-jacent d'une certaine modernité : quel cœur n'a sa part de ténèbres, cher Monsieur Conrad ? La région de Kisangani est marquée par les atrocités de l'exploitation de l'État indépendant du Congo, œuvre des hommes du roi civilisateur Léopold II, atrocités qui ont permis à Georges Washington Williams de forger, pour la première fois, l'expression qui aura une bien peu enviable postérité : « crime contre l'humanité ». En tout cas, à travers la quête du personnage de Kurtz, on voit le fleuve Congo devenir le prétexte d'une exploration des profondeurs énigmatiques de l'être humain : fleuve universel, plongée définitive.

- 17 Kisangani est hantée par la légende de son héros, Patrice Lumumba, l'homme de Stanleyville. En effet, c'est à partir de cette ville que ce dernier s'affirme avant d'aller à la conquête de Léopoldville et de l'ensemble du pays. De là, l'hypersensibilité de la ville au discours nationaliste. Mais Kisangani c'est aussi le pays des rébellions de la période post-indépendance : Pierre Mulélé, Gaston Soumialot et ses redoutables *simba* (les lions). Che Guevara lui-même, séjourne dans la région, au milieu des années 60, pour tenter d'allumer là, un des foyers du projet révolutionnaire mondial. Il y croise celui qui, en 1997, détrônera Mobutu : Laurent-Désiré Kabila.
- 18 Dans un autre registre, Kisangani est la ville qui a servi de décor au film de John Houston, *African Queen*, avec Katharine Hepburn et Humphrey Bogart. Ce film se construit autour de la célèbre villa *Régina* dont Stephen Smith dit que « c'est un rêve blanc, au bord du grand fleuve d'Afrique noire : une magnifique bâtisse d'une folie un peu rococo, à géométrie indéfinissable, sans étages mais surmontée de frontons à escaliers, flanquée de tourelles et ajourée d'une véranda à colonnades, tout autour. » Étrange lieu que cette ville qu'un prix Nobel de littérature a surnommé *La ville À la courbe du fleuve*⁷. En 1978, V. S. Naipaul, dans une longue méditation sur le destin des communautés de commerçants indiens installés en Afrique, expose quelques problématiques qui se posent à ces groupes endémiques. En effet, ces hommes se sentent coincés entre l'antériorité, à fort coefficient de persistance, des percées arabes, la domination coloniale européenne et l'émergence des aspirations impétueuses à la liberté et à l'autonomie des anciens colonisés. Dans ce climat particulier, Naipaul dépeint Kisangani comme un lieu ancien et récent en même temps : une contemporanéité de la nuit la plus sombre et du jour le plus aveuglant. Ambiance énigmatique, milieu équatorial ; à Kisangani, écrit V. S. Naipaul, « le soleil, la pluie et la brousse faisaient que le site paraissait ancien, comme le site d'une civilisation morte. Les ruines s'étendaient sur une telle superficie qu'elles semblaient évoquer une catastrophe finale. Mais la civilisation n'était pas morte. C'était la civilisation dans laquelle j'existais et pour laquelle je travaillais toujours. Et cela contribuait sans doute au sentiment bizarre que j'éprouvais : se trouver parmi les ruines déséquilibrait ma notion du temps. On se sentait comme un fantôme issu non du passé mais de l'avenir. On avait l'impression que sa vie et ses ambitions avaient déjà été vécues à notre place et que l'on en contemplait les reliques : on était dans un lieu où l'avenir était vieux et avait disparu. »⁸ Étrange ville que Stanleyville-Kisangani dont les pilotes de l'expédition Citroën *Méditerranée-Congo-belge* notaient, en 1925, dans leurs carnets : « petite capitale avec de ravissantes maisons coloniales à vérandas disposées de part et d'autre de larges

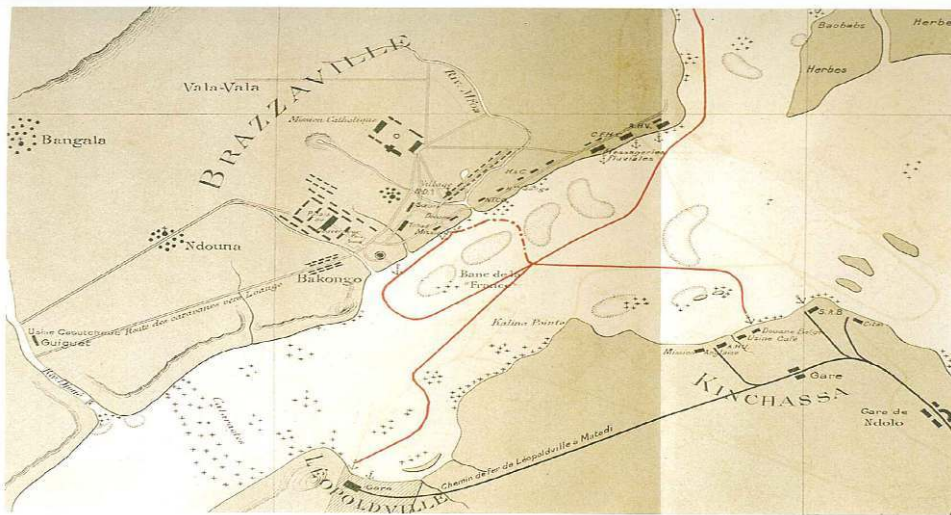
avenues plantées de palmiers, dotée de tous les magasins, de toutes les administrations d'une grande ville, où des hommes coiffés de casques coloniaux prenaient l'apéritif aux terrasses de cafés »⁹.

- 19 Près de Kisangani, on ne peut pas ne pas porter une attention particulière aux Stanley Falls que l'on nomme, aujourd'hui, les chutes Wagenia. Qui sont donc ces mystérieux Wagenias ? On ne sait pas très bien situer leur provenance. Les Wagenias sont un peuple d'acrobates du fleuve. Accrochés aux chutes, ils y construisent des échafaudages et y suspendent des nasses coniques. Profitant de la furie des eaux, ils tentent, depuis des siècles, de vivre accrochés aux eaux en furie. Les wagenias sont des habitants de la performance et de l'équilibre précaire : funambules des eaux déchaînés.

- 20 Au-delà de Kisangani, suivons le cours du fleuve et engageons-nous dans la province de l'Équateur. Nous y découvrons la ville de Lisala, ancienne Banzyville. Lisala est la ville d'où est originaire un autre enfant terrible du fleuve : Joseph-Désiré Mobutu. Il y a fait ses études primaires. Mais parler de Lisala-Banzyville c'est, immédiatement, se tourner vers la ville qui a fini par l'éclipser : Gbadolite, « la Versailles de la jungle ». Si le phénomène Gbadolite suscite l'intérêt c'est en tant qu'il révèle la tendance des potentats africains, de la période post-indépendance, à édifier des villes nouvelles dans leur village natal. Ces villes nouvelles, hallucinations urbaines, tranchent par leur dimension artificielle, par le mélange baroque de genres, le bricolage, et par la manière de forcer sur le luxe tapageur au goût plutôt douteux. Ce phénomène est lié à des raisons évidentes de mainmise symbolique sur les lieux du pouvoir, de ré-enracinement de ce dernier dans le registre de l'ancestralité et des traditions ethniques et locales du chef. Par une sorte de logique régressive, les chefs des États modernes s'envisagent au fur et à mesure de leur maintien au pouvoir, comme des chefs traditionnels, des chefs coutumiers, soucieux de se connecter à une légitimité autre que celle des armes ou des urnes. Ils ont le souci d'exercer le pouvoir à l'ombre des ancêtres. Ainsi, « de ce petit village, jusque-là inconnu, Mobutu avait fait une ville moderne dotée d'un aéroport international, d'un hôpital et de tous les services nécessaires pour les réceptions somptueuses qu'il y organisait pour les chefs d'État et la jet-set internationale. Le champagne y coulait à flots et le caviar n'a jamais manqué. »¹⁰ Gbadolite fait penser inévitablement à Yamoussoukro en Côte-d'Ivoire¹¹. Autrement, on peut voir, dans ce phénomène de ville-capitales nouvelles, comme une décision politique, un événement, une volonté politique et symbolique de réinscrire l'État dans une logique nouvelle, différente des logiques coloniales : Abuja (Nigéria) ou Dodoma (Tanzanie). Dans cette optique, on pense inévitablement à l'expérience brésilienne avec l'édification de la ville nouvelle de Brasília. Descendant le cours du fleuve, on pense à Oyo, le – village-ville du président du Congo-Brazzaville- de l'autre côté du fleuve. On aborde Mbandaka-Coquillathville, l'escalade rêvée des marins du fleuve : ville onirique, ville des gens d'eau. Ces villes sont comme des notes sur la portée de la musique des eaux où les fleuves se répondent et déploient une bouleversante chorégraphie hydrique : l'Uele, la Tshopo, l'Oubangui, la Sangha, l'Alima, la Lefini, le Kasai.

- 21 Les fleuves enfantent des villes. Ainsi les villes-jumelles : Brazzaville et Kinshasa, sont-elles enfants du fleuve. Le Congo unit et sépare les deux villes capitales les plus rapprochées du monde. À la hauteur des deux villes, le fleuve s'élargit en une sorte de lac large d'une trentaine de kilomètre. C'est le Pool Malebo (anciennement Stanley Pool), une petite mer dont la traversée se fait en bateau, en barge ou à la pirogue. Ici, deux mondes se côtoient qui rappellent que ce cirque aqueux a toujours été un marché, un lieu de

rencontres, et d'échanges entre gens d'eau et gens de la terre, gens des forêts et gens des savanes. Théâtre de la confrontation entre les colonisations française (P. S. De Brazza) et belge (H. M. Stanley), le fleuve Congo s'est transformée en lieu de traduction et de trahison des enjeux territoriaux déterminants entre puissances coloniales occidentales.



Brazzaville (Congo français) et Kinshasa (Congo belge), extrait d'un atlas du fleuve Congo, carte dressée par M^{re} Augouard et le père Leroy, 1908.
Brazzaville (Congo Brazzaville), archives de l'évêché
Cliché Bernard Rissoux, 1996

- 22 Si l'Afrique précoloniale a connu une civilisation urbaine : Gao, Djénné, Tombouctou, Mbanza Kongo..., les villes d'Afrique noire, telles que nous les connaissons aujourd'hui sont, pour la plupart, des créations coloniales. Elles sont généralement liées à l'histoire et aux besoins de la colonisation. Les périodes post-indépendance ont introduit une complexification intéressante à étudier, entre ruptures et permanences, rémanences et évolutions. Si Kinshasa-Léopoldville est une ville plus importante du point de vue de la démographie et de son activité économique, Brazzaville reste une ville de taille plus modeste. Il n'en reste pas moins que les deux villes obéissent à la structure classique des villes africaines d'origine coloniales telles qu'elles ont été décrites par Georges Balandier dans sa *Sociologie des Brazzavilles noires* ou par le géographe Gilles Sautter. Dans les villes coloniales, deux villes coexistent : la ville européenne et la ville africaine. « Selon la formule du géographe J. Dresch, la ville, « création de blancs, se peuple de noirs » ; elle bouleverse le peuplement des pays avoisinants, établit de nouveaux types de relations sociales, élabore des patterns culturels originaux ; on la dit, d'après le vocabulaire employé couramment en Afrique centrale, peuplée d'éléments « évolués » ou « détribalisés », ce qui est reconnaître par une terminologie plus ou moins adéquate l'ampleur des transformations psychologiques qu'elle suscite. »¹² Si les analyses de Dresch, Sautter et Balandier portent la marque de l'époque, elles se signalent néanmoins, par leur pertinence. Six décennies plus tard, ces analyses ont bien vieilli dans la mesure où de nouveaux problèmes, de nouvelles évolutions se sont greffées sur ses socles analytiques. De nouvelles bourgeoisies locales se sont développées, occupant les lieux symboliques du pouvoir des colonisateurs, de nouvelles façons d'édifier et de faire ville sont apparues et véhiculent des significations dans lesquelles la problématique de la modernité se pose toujours avec autant d'acuité. Les dominations locales doublent les hiérarchies anciennes coloniales voire précoloniales en des villes « pallimpsestueuses ».
- 23 Ainsi Kinshasa et Brazzaville, villes-filles du fleuve Congo, ne cessent de redire, de traduire et de trahir l'épopée des peuples qui ont toujours échangé autour de ce pool Malebo, lieu

de croisement, milieu de rencontres et d'échanges multiformes entre gens des forêts, gens du nord et gens des savanes, gens du sud, entre gens d'eau et gens de terre. Les apports des différents peuples, enfants du fleuve, ont produit, au niveau culturel, la rumba congolaise, genre musical qui a célébré la naissance du sujet colonial urbain et a accompagné toute l'élaboration de la modernité coloniale et post-coloniale. L'émblématique chanson « indépendance Tcha-Tcha » en 1959, en constitue une sorte d'hymne. L'interconnection entre des artères vitales qui pénètrent les pays et qui se nourrissent des eaux tumultueuses du bassin du Congo trouve là une scène où se révéler dans toute sa générosité. Mais Kinshasa et Brazzaville sont aussi deux villes qui ont incarné, au cœur de l'Afrique, les tensions et les luttes d'influence entre Est et Ouest.

- 24 Du point de vue de l'architecture et de l'urbanisme, Brazzaville et Kinshasa sont exemplaires de deux approches de la ville. La ville agressive, à la modernité orgueilleuse et triomphante (Kinshasa-la-belle) et la ville-jardin (Brazzaville-la-verte) privilégiant des approches d'urbanisation plus « soft ». Dans tous les cas, il est intéressant de noter pour Brazzaville, Kinshasa comme pour Dakar, Abidjan ou Casablanca que « l'espace colonial a beaucoup servi. Il a servi d'inspiration, il a aussi été un laboratoire d'expérimentation : pendant longtemps, le régime a été relativement autocratique. [...] Architectes et urbanistes, une fois acceptés et protégés par le gouvernement général ou local, eurent aux colonies infiniment plus de possibilités d'action et parfois d'innovation qu'en métropole. »¹³
- 25 L'histoire de l'architecture coloniale, délestée des pesanteurs idéologiques, qui ont marqué les luttes des peuples colonisés vers plus de liberté est encore à écrire. Il est temps de faire prévaloir la science sur les considérations extrascientifiques. On pourrait alors mieux voir combien et comment la période et l'espace coloniaux constituent un moment de l'histoire de l'architecture. Combien et comment les problématiques qui se sont posées là, en termes d'hygiène, de climat, de matériaux, d'adaptation aux milieux, de confort, de sites etc. ont été gérées. Ce travail pourrait être un lieu intéressant pour penser les problématiques actuelles quant aux enjeux du développement durable dans les mondes contemporains. En tant qu'instantané, l'expérience coloniale est une source inépuisable d'inspiration. En effet, le monde colonial est une complexité, un milieu de croisement, un carrefour où les divers courants issus des mondes en dialogue s'interfécondent. Ces lignes de C. Coquery-Vidrovitch traduisent bien la compacité du problème en termes de superposition et d'enchevêtrement. « La maison dite « coloniale » est redevable à de multiples influences, dont les origines remontent dans l'histoire ; la maison à véranda, hérité du style portugais, est arrivée dès le ^{xv}^e siècle du Portugal surtout méridional, donc déjà mâtinée d'une possible inspiration andalouse musulmane (les murs peints à la chaux par exemple). Alors adapté sur les côtes d'Afrique, le modèle luso-africain a été transféré au Brésil d'où il est revenu en boomerang sur les côtes africaines, transformé et véhiculé par les Afro-brésiliens, ces anciens esclaves affranchis rentrés au pays surtout à partir de la fin du ^{xviii}^e siècle. Dans le même temps, le modèle analogue du bungalow fut ramené d'Inde en Angleterre, puis réexporté au Nigeria par les initiateurs de la conquête de la fin du ^{xix}^e siècle. Cette longue histoire des influences architecturales commence à être explorée, même si les premiers exemples bâtis qui peuvent encore être matériellement repérés ne datent au mieux que du milieu du ^{xviii}^e siècle [...] car les bâtiments encore debout, la plupart du temps, remontent seulement au début de l'ère de l'impérialisme colonial proprement dit (de 1870-1885 à n1900-1920) ». ¹⁴

- 26 Suivre le fleuve Congo c'est donc se lancer dans une longue méditation à travers les villes que les hommes édifient, jusqu'à Matadi où le fleuve, en une embouchure flamboyante et dantesque, se jette dans l'Océan atlantique. Matadi, ville de pierre, cité minérale, crie de façon stridente, telle une victoire équatoriale, toute la force des génies des eaux dont, on dit, qu'ils s'incarnent dans les cultes mégalithiques des Nkita. Cette pierre, grès rose, dont l'architecte Roger Erell a exalté la puissance à travers l'érection de la Basilique Sainte Anne du Congo, au bord du fleuve, en forme de pirogue renversée en hommage aux piroguiers qui tentent de dompter le fleuve, ou de mains jointes en signe de prière, à moins que ce ne soit la célébration de la rencontre des gens d'eau et des gens de terre. On peut y voir aussi la rencontre, dans l'aventure coloniale, des Blancs et des Noirs, une concorde espérée. Les tuiles vernissées, vertes de l'espérance, en forme d'écailles de serpent, (le python, serpent mythique, qui donne naissance au fleuve ?) rappellent les mythes d'origine du fleuve. Cette esquisse d'une histoire des villes via les lieux problématiques, se voudrait une incision pour entrevoir les dynamiques urbaines qui se génèrent par, contre et avec les milieux ou espaces paradoxaux : déserts, forêts, îles etc., comme autant de milieu-laboratoires pour penser et repenser la ville. Les mots de Paul Zumthor nous confortent dans la présente célébration du fleuve : « L'espace est créateur de mythes. Perçu par le moyen de la lumière, première saisie dans notre découverte érotisée du monde, zone ambiguë entre le cosmos et le chaos, il s'associe au feu, au mouvement, au rythme, au chant, à l'amour. »¹⁵

NOTES

1. . Je tiens à remercier le Docteur Charles-Hilaire Mboko qui a aimablement, et néanmoins fermement, discuté le texte de cette contribution.
2. . H. LOPES, « Ces eaux donnèrent la vie », *Le Courrier de l'Unesco* n° 9, septembre 1983, p. 13.
3. . D. NGOÏE NGALLA, *La Geste de Ngom'Mbima*, Bajag-Meri, 2007.
4. . P. ZUMTHOR, *La Mesure du monde*, Paris, Seuil, 1993.
5. . I. NDAYWEL, « Le Katanga, le pays minier », *Congo river*, p. 167.
6. . La république sécessionniste du Katanga, dirigée par Moïse Tshombé et son lieutenant Godefroid Munongo avait pour symbole des croisettes. Ce motif symbolique renvoi aux croix de cuivre qui servaient de monnaie d'échange. Il y a probablement un lien avec la première évangélisation par le clergé portugais.
7. . V. S. NAIPAUL, *À la courbe du fleuve*, Paris, Albin Michel, 1982.
8. . *Ibid.*, p. 36.
9. . S. SMITH, *Le Fleuve Congo*, Paris, Actes sud, p. 79.
10. . LyeMudaba YOKA, *Gbadolite, la Versailles de la jungle*, in Michel Thierry, *Congo river, Paris, La Renaissance du livre*, 2006, p. 107.
11. . Yamoussoukro est la capitale présidentielle de la Côte d'Ivoire de Houphouët-Boigny. Elle est connue pour sa réplique de la Basilique Saint-Pierre de Rome en pleine forêt équatoriale.
12. . G. BALANDIER, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, PUF, 1955, rééd. Presse de la fondation nationale des sciences politiques, 1985, p. 15.

13. . C. COQUERY-VIDROVITCH, « À propos de l'histoire et des sources de l'architecture coloniale », *Architecture coloniale et patrimoine*, Paris, Somogy éditions d'art, 2005/Institut national du patrimoine, 2005, p. 27.

14. . *Ibid.*

15. . P. ZUMTHOR, *La Mesure du monde*, *op. cit.*, p. 17.

RÉSUMÉS

Like the Niger, the Nile, the Gange, the Amazon or the Mékong, the Congo is more than a simple river. It is a matrix, a place of connections, crossings, encounters. It's a scene, a terrain, a space: empty yet full of virtualities, it allows entirely new events to take place.

Raum, Dynamik und Querschnitt. Der Fluss Kongo, genau wie der Niger, der Ganges, der Amazonas oder der Mekong, ist mehr als ein Fluss. Er ist eine Gebärmutter, ein Ort der Begegnung, der Kreuzungen, des Verkehrs. Er ist eine Theaterbühne, ein Platz: leer und voller Virtualitäten.

AUTEUR

SERGE MBOUKOU

Serge Mboukou est docteur en Anthropologie sociale et ethnologie (EHESS), professeur certifié de philosophie, chargé de cours à l'Université Paul Verlaine de Metz (U.F.R.-S.H.A.). Il a soutenu une thèse sur les mouvements messianiques d'Afrique noire Publications : *Michel de Certeau*.

L'intelligence de la sensibilité (2008), *Machiavel, espace temps de la méditation politique* (2009) aux éditions du Portique. À paraître : *Messianisme et modernité. Dona Béatrice kimpa Vita et le mouvement des Antoniens* (aux éditions de L'Harmattan). Il s'intéresse actuellement aux processus transversaux de production et aux significations de la modernité dans les mondes post-coloniaux.